841

1712

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

SUR 'AMADAS ET IDOINE'

GASTON PARIS

Furnivall's Miscellany
1901

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/suramadasetidoin00pari

841Am1
Oa.Yp

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ILLINOIS

SUR 'AMADAS ET IDOINE'

On sait que le roman d'*Amadas et Idoine* est l'objet de nombreuses allusions dans la poésie anglaise du XIVe siècle[1], et qu'il y a tout lieu de croire qu'il en a existé une version anglaise aujourd'hui perdue. Le poème français lui-même est cité dans le *Donnei des amanz*[2], œuvre écrite en Angleterre à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle[3]. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait existé des manuscrits anglo-normands de ce poème. Gui de Beauchamp, comte de Warwick, dans son testament, souvent publié, daté de 1361, mentionne entre autres 'un volum del romaunce de Ama[da]se e de Idoine,' qui avait bien probablement été écrit en Angleterre.

C'est aussi en Angleterre qu'avait été exécuté le manuscrit d'*Amadas* dont deux fragments, retrouvés dans la reliure d'un livre appartenant à la bibliothèque de

[1] Hippeau, en tête de son édition, a cité celles d'*Emare* et de Gower; il faut y ajouter celle du *Cursor Mundi* (éd. Morris, v. 20), que Warton avait déjà relevée (éd. de 1824, t. i, p. 127). M. W. P. Ker veut bien m'en signaler une autre, qui se trouve dans *Sir Degrevant* (p. p. Halliwell, *Thornton Romances*, st. xciii): il s'agit d'un lit sur la courtine duquel est représentée en broderie toute l'histoire d'Ydoine et Amadas.

[2] *Romania*, t. xxv, pp. 507 et 535.

[3] M. Gröber (*Zeitschr. f. rom. Philol.*, xxi. 575) ne veut pas que le *Donnei* soit antérieur au deuxième quart du XIIIe siècle; mais ses raisons ne me paraissent pas décisives.

Göttingen, ont été imprimés, il y a quelques années, par M. H. Andresen[1]. L'écriture et les formes du langage, que l'éditeur a soigneusement relevées, ne laissent aucun doute sur ce point; mais l'examen comparatif des deux fragments de Göttingen avec les passages correspondants de l'unique manuscrit connu d'ailleurs[2] du poème français[3], manuscrit exécuté à Arras en 1288[4], amène à une constatation beaucoup plus intéressante. Le texte des deux manuscrits est généralement assez semblable; mais ils offrent quelques divergences graves. Or la plupart de ces divergences consistent en ce que le ms. de Göttingen (G) présente des formes, non de graphie, mais de langue, — c'est-à-dire intimement liées à la mesure ou à la rime, — anglo-normandes, tandis que le ms. de Paris (P) donne à la place des formes françaises. M. Andresen a bien remarqué ce fait, mais il n'en a pas tiré la conséquence: il se borne à remarquer que 'le texte [des fragments] diffère souvent notablement de celui d'Hippeau et parfois à son avantage.' Je vais mettre en regard les passages en question dans G et P, en les groupant d'après les traits critiques qui se montrent dans chacun d'eux. Je rectifie le texte d'Hippeau d'après la collation donnée par M. Andresen; dans G j'introduis aussi les corrections qu'il a faites[5].

[1] *Zeitschr. f. rom. Philol.*, xiii. 85–98.

[2] M. W. Förster a annoncé une nouvelle édition d'*Amadas* 'd'après deux mss.'; il a bien voulu me faire savoir que le second est 'un fragment très considérable, et qui appartient à une rédaction assez librement traitée.'

[3] C'est d'après ce manuscrit que C. Hippeau a imprimé le roman (Paris, Aubry, 1863).

[4] La plus grande partie de ce ms. a été écrite par Jean Mados, neveu d'Adam de la Halle; mais P. Paris a déjà constaté (*Manuscrits françois*, iii. 221) qu'*Amadas* est copié par un autre scribe. Il jugeait ce scribe Anglais ou Normand; mais M. P. Meyer, si compétent en pareille matière, m'assure que l'écriture n'est pas anglaise (ce qui serait en effet bien surprenant); le copiste, d'après les formes grammaticales qu'il emploie, devait être artésien comme Jean Mados et Perrot de Nesle (l'auteur des sommaires en vers).

[5] Je modifie quelque peu la ponctuation dans les deux textes; j'emplois aussi à ma convenance les signes diacritiques.

1. On sait que l'élision d'un *e* féminin en hiatus dans l'intérieur des mots, devenue générale en français, s'est produite beaucoup plus tôt en Angleterre que sur le continent. De là la différence du quatrième vers dans ce passage:

G, II. 99–103.	P, 1882–86.
Qu'anc de rens esperance n'urent	En esperance adonques furent
Fors de repairer a laesce	De repairier a grant leece
E a grant joie senz tristesce	Et a grant houneur sanz tristrece
En leur païs a envaisure,	O leur signeur en leur païs
Ne fust ceste forte aventure.	A leur parens, a leur amis.

2. L'anglo-normand dès le xiie siècle confond *ié* avec *é*, ce que ne fait pas le français de France, surtout celui du nord. La différence apparaît dans deux passages:

G, II. 1–2.	P, 1791–3.
. . . A Nuvers, la riche cité.'	. . . A Nevers, la rice cité.'
Amadas l'ot mut deshaité;	Amadas l'ot, si a troublé
Li quer li eschaufe d'ardur.	Le cuer et escaufé d'ardeur.

G, II. 122–24.	P, 1905–8.
Mès nul meillur cunsail ne sevent.	Angoisseus en sont et dolent.
Quel talant qu'ait, atant le levent	Puis l'ont monté isnelement
Sur un suef amblant destrer.	Sus un souef amblant destrier.

Cité et *deshait*[*i*]*é*, *sevent* et *l*[*i*]*event*, pouvaient rimer en Angleterre, mais non en France.

3. La cause de divergence de beaucoup la plus fréquente est la déclinaison. Dès le xiie siècle beaucoup d'écrivains anglo-normands emploient, comme le français moderne, l'accusatif avec la fonction du nominatif. Cette particularité apparaît à la rime dans plusieurs passages des fragments de Göttingen: elle ne se retrouve pas aux endroits correspondants du ms. de Paris, soit que les vers où elle se présente y manquent, soit qu'ils aient une autre forme. Je n'ai pas compté moins de quinze

cas[1] de ce genre, que je relève en en formant certains groupes.

a. Accusatif sing. de la 1e déclinaison pour nominatif:

G, I. 47–8.	P, 1155–6.
Vus savez ben que duz baiser A cel puint at mut grant mester.	Vous savés bien que dou baisier A icel point eut grant mestier.
G, I. 67–72.	P, 1175–80.
De l'un fu li autre s'esprent, Si s'ajustent naturelment; Alumé sunt de tel chalur Et de tel fu que ja mais jur Qu'aient a vivre n'ert estaint, Tant cum la vie el cors lur maint.	Dou fu d'amor l'uns l'autre esprent, Si s'ajoustent naturaument Par si fine loial amour Et de tel fu que ja mais jour C'aient a vivre n'estaindra, Tant com cascuns vivans sera.
G, I. 88–90.	P, 1196–99.
Et dit suef et belement: 'Deus! cum ai grant [torment] eüt[2]!' Kar uncore ert tut esperdut.	Et dist souef et belement, Con cil qui est tous esperdus: 'Dix! cil grans max dont m'est venus?'
G, II. 1–2.	P, 1791–3.
. . . A Nuvers, la riche cité.' Amadas l'ot mut deshaité; Li quer li eschaufe d'ardur.	. . . A Nevers, la rice cité.' Amadas l'ot, si a troublé Le cuer et escaufé d'ardeur[3].
G, II. 15–16.	P *manquent.*
Deus! cum ainz fut curtais e sage! Or est desvé od la grant rage.	
G, II. 23–24.	P, 1811–12.
En l'espaude as denz l'aert, Que l'os remaint tut descuvert.	En l'espaulle as denz l'aert, Que l'os li a tout descouvert.
G, II. 35–6.	P, 1823–24.
Kar dur li semble le deduit: De lui s'estort et si s'en fuit.	Qu'il n'aime pas itel deduit: De lui s'estort et si s'en fuit.

[1] J'en omets quatre où la forme de G peut se défendre comme étant celle du vocatif (II. 108), ou du nominatif pluriel (II. 114, 131), ou du neutre (II. 118).

[2] M. Andresen comble un peu autrement la lacune.

[3] Ce même passage a été cité plus haut à propos de la rime de *ié* avec *e*.

G, II. 49–50.	P, 1837–38.
Al bois s'en vait cum esragé.	Et si s'en fuit com esragiés ;
Deus ! cum si home sunt iré !	Envers le bos s'est adrechiés.
G, II. 59–62.	P, 1847–50.
Haitez sunt mut que il l'unt pris,	Liet sont de ce que il l'ont pris,
Mais mort sunt et maltalantis	Et angousseus, ce m'est avis,
De ce que il est forsené :	De ce qu'il est si esragiés :
En plurant l'unt araisuné.	Cascuns en est fourment iriés.
G, II. 69–72.	P, 1897–8.
Quant a lui parolent resun,	Quant on parole a lui de bien,
Et il cum estapé bricun	Et il respont toute autre rien.
Respund, cum cil qui ad perdu	*manque*
Sun cors et est del sens issu.	*manque*

b. Accusatif de la déclinaison à accent mobile pour nominatif :

G, I. 85–7.	P, 1193–95.
... Revent de pamisuns l'emfant.	... Que il revint de pasmisons.
A mut grant paine en suspirant	Un souspir jete ki fu lons ;
Ovre les uilz pitusement.	Les eulz oevre piteusement.

Un autre exemple, avec le mot *bricun*, a été donné à l'instant.

c. Accusatif pluriel pour nominatif :

L'exemple, avec *maltalentis* pour *maltalentif*, a été donné ci-dessus.

Ce n'est pas seulement la rime, c'est la mesure qui permet parfois de constater les infractions du texte anglo-normand à la déclinaison, correcte dans le texte artésien. En voici deux exemples :

G, II. 85–8.	P, 1869–72.
Kis veïst si plurer et plaindre	Qui les oïst plourer et plaindre
Dire poüst qu'unc n'oï graindre	Dire peüst ainc n'oï graindre
Ploureïs ne dol[1] de nul home,	Ploureïç ne duel faire d'oume
Sulunc ço que li livre asume.	Que li sien font, ce est la soume.

[1] Le ms. a *Plourer ne dol* ; M. Andresen corrige *dol* en *dolur* ; mais P indique la bonne correction.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ILLINOIS

G, II. 143–6.	P, 1926–29.
Et[1] mandent tute la verur	Et si li mandent la doleur
De l'aventure doleruse	*manque*
Dunt maint hume et femme doluse.	*manque*
manque	Tout si com ele est avenue.
Très que la novele est seüe[2].	Quant la nouvele a entendue . . .

Il est clair que dans la plupart de ces cas, sinon dans tous, nous avons affaire, non à des négligences de copiste, mais à des changements voulus et pratiqués avec intention. De quel côté est le texte original? Il n'est guère possible d'en douter. Les formes continentales n'avaient rien qui pût choquer un Anglo-Normand du commencement du XIIIe siècle : il les admettait, soit pour la phonétique, soit pour la morphologie, à côté de celles qui lui étaient propres ; il n'aurait pas eu l'idée de changer les rimes en *é : ié* pour en faire des rimes en *é : é*, ou de détruire avec acharnement la déclinaison à deux cas[3]. Au contraire les formes anglo-normandes, l'élision de l'*e* en hiatus, la réduction de *ié* à *é*, l'emploi de l'accusatif pour le nominatif, choquaient un Français du continent et l'engageaient, s'il voulait faire goûter à ses compatriotes un poème écrit en Angleterre qui présentât ces particularités et d'autres analogues[4], à les faire disparaître par un travail attentif, qui devait souvent aller jusqu'à refaire complètement ou

[1] Ms. *En* ; M. Andresen imprime *E'n*, qui est inadmissible, et propose de corriger, d'après P, *Et si li mandent la verur*, mais cela paraît inutile.

[2] Le fragment s'arrête là, en sorte que le rapport exact des deux textes n'est pas visible.

[3] Il est vrai qu'on a des transcriptions anglo-normandes de poèmes continentaux dans lesquelles les formes originales sont souvent remplacées, même à la rime, par des formes insulaires ; mais il est aisé de voir que ce sont des copies faites avec une grande négligence, et pour lesquelles il faut parfois admettre l'intermédiaire d'une transmission orale. Au contraire le manuscrit d'où proviennent nos fragments est évidemment très voisin de l'original et est l'œuvre d'un scribe attentif : les altérations, de quelque côté qu'elles proviennent, ont été faites volontairement.

[4] Un tel poème pouvait très bien ne pas les présenter. Des Anglais de race écrivaient le plus pur français ; on n'a relevé par exemple aucun trait anglo-normand dans l'*Ipomedon* de Huon de Rotelande.

à supprimer certains passages. C'est un travail de ce genre dont nous avons le résultat dans le ms. P d'*Amadas* [1], et il résulte de là avec certitude que le poème original a été composé en Angleterre [2]. Ainsi la littérature anglo-normande, qui, dans le genre auquel appartient *Amadas*, possédait déjà, à notre connaissance, le *Tristan* de Thomas [3], le roman encore inédit de *Waldef*, *Gui de Warwick*, et les deux remarquables ouvrages de Huon de Rotelande, *Ipomedon* et *Protesilaus*, peut également revendiquer *Amadas et Idoine*. Cela fera plaisir, je l'espère, au fondateur de l'*Early English Text Society*, et le consolera un peu de la perte probable d'une traduction anglaise de ce poème.

L'acquisition est loin en effet d'être sans valeur: le roman d'*Amadas* est une œuvre du XIIe siècle [4] originale

[1] Ce travail serait intéressant à étudier de près; il est en général fait avec beaucoup de soin; toutefois le reviseur a laissé passer quelques endroits qui auraient dû appeler des corrections: ainsi au v. 1136 (G, I. 30) il garde la rime de *sorcuidee* avec *desvee*, tandis qu'il faudrait *sorcuidiee* (Wace, il est vrai, a *cuider*). On trouve des traces semblables, mais très légères, d'anglo-normanisme dans le reste du poème, pour lequel l'élément de comparaison nous fait défaut (cf. Andresen. p. 86, n. 1, où il faut cependant supprimer l'exemple du v. 286, mal imprimé par Hippeau).—La leçon refaite pour les besoins de la rime ou de la mesure est naturellement souvent inférieure à la leçon originale: cela est sensible notamment aux vers 1155–6, 1196–99, 1837–38, 1847–50 (avec la cheville *ce m'est avis*), 1869–72 (*ce est la soume*); notez aussi les omissions. Il faut cependant reconnaître que le remanieur a généralement accompli sa tâche avec habileté.

[2] Si les allusions anglo-normandes ou anglaises se réfèrent, naturellement, au poème anglo-normand ou à sa version anglaise, le remaniement artésien a joui aussi d'un certain succès. On doit sans doute y rapporter les deux allusions de *Gautier d'Aupais* (éd. Michel, p. 4, et p. 7, où il faut lire *Ydoine* au lieu de *preudomme*) et la traduction néerlandaise perdue (voyez J. te Winkel, *Geschiedenis der nederl. Letterkunde*, Haarlem, 1887, i. 208).

[3] L'auteur d'*Amadas*, qui nomme plusieurs fois Tristan et Iseut, les connaissait sans doute par le poème de Thomas: son prologue paraît imité du délicieux épilogue du *Tristan*.

[4] M. Gröber ne veut pas reculer *Amadas* au delà du premier quart du XIIIe siècle; mais la citation du *Donnei des Amanz* et la date du ms. de Göttingen parlent contre cette opinion. Le savant auteur a commis une inadvertance assez singulière en écrivant (*Grundriss f. roman. Philol.*, II. i. 531): 'In Berol's *Tristan*, S. 65–66, erscheinen zwar Amadas und Idoine schon selbst als ein Liebespaar, mit dem exemplifiziert werden kann'; ce n'est

et intéressante par bien des côtés ; il a notamment l'honneur d'avoir introduit dans la poésie, à peu près en même temps que Chrétien de Troies [1], le motif de la folie où tombe le héros sous l'empire d'un chagrin d'amour, motif qui a, comme on sait, fait une brillante fortune, puisque des romans en prose de la Table Ronde, qui l'avaient emprunté au *Chevalier au lion* et peut-être aussi à notre poème, il a passé à l'*Orlando furioso*, dont il est devenu le motif dominant [2].

Le remaniement continental d'une œuvre poétique anglo-normande n'est pas un fait isolé, bien qu'il n'ait pas jusqu'à présent été souvent constaté. On possède une copie faite en Picardie du *Saint Brendan* de Beneeit, composé en 1125 pour la reine d'Angleterre Aélis, dans laquelle on s'est surtout attaché à faire disparaître une particularité de la versification de l'auteur [3]. Mais le parallèle le plus frappant nous est offert par la *Vie de sainte Catherine*, écrite en Angleterre au XIIe siècle par la sœur Clémence de Barking [4], et dont il existe une rédaction française où les traits anglo-normands de l'original ont été effacés avec autant de soin et par les mêmes procédés que l'ont été ceux d'*Amadas et Idoine* dans notre copie artésienne [5]. Il serait

pas dans le *Tristan* de Béroul, c'est dans le *Donnei des Amanz*, cité par Fr. Michel à la p. lxv du t. i. de son édition des fragments de *Tristan*, que sont allégués Amadas et Idoine ; M. Gröber, qui le sait parfaitement, a fait ici une confusion dans ses notes.

[1] Il n'est pas probable que notre poète l'ait emprunté à Chrétien, car il ne paraît pas connaître ce poète : il cite de nombreux romans, parmi lesquels ne figure aucun de ceux de Chrétien.

[2] Voyez l'énumération des sources de l'Arioste pour la folie de Roland dans le beau livre de M. P. Rajna, *Le Fonti dell' Orlando furioso*, p. 342 ss., où d'ailleurs il n'est pas fait mention de notre poème. C'est à tort qu'on a supposé qu'il pouvait y avoir un lien entre *Amadas* et *Amadis*, où le héros, d'ailleurs, ne devient pas fou à proprement parler.

[3] Imprimée par M. Auracher dans le t. ii. de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, pp. 438–458.

[4] Clémence elle-même nous apprend qu'elle s'est bornée à 'amender' une vie plus ancienne, sans doute également anglo-normande.

[5] M. U. Jarník a imprimé le poème de Clémence et le remaniement l'un en face de l'autre, en les accompagnant d'un commentaire très étendu, malheureusement écrit en tchèque : *Dvě Verse starofrancouské legendy o sv. Kateřině* (Prague, 1894).

intéressant de retrouver d'autres cas semblables et de prouver ainsi que, si la littérature anglo-normande a largement subi, comme il était naturel, l'influence de la littérature française du continent, elle l'a parfois influencée à son tour [1].

GASTON PARIS.

[1] Je ne touche pas ici la question bien plus importante de savoir si des poèmes anglo-normands n'ont pas servi de sources à des poèmes français, question très discutée, comme on sait, à propos des romans de la Table Ronde (M. Förster lui-même, l'adversaire déclaré de 'l'hypothèse anglo-normande,' l'accorde pour le cycle de Tristan). Le fait ne paraît pas douteux pour un roman d'un autre groupe, *Pontus et Sidoine,* roman en prose du XIVe siècle, qui remonte au poème anglo-normand de *Horn,* probablement à travers un poème français perdu (voyez *Romania,* xxvi. 468). Il semble de même assuré, grâce aux belles études de M. Stimming (il faut cependant attendre qu'il nous les ait communiquées en entier), que les versions continentales de *Bovon de Hamtone* aient toutes pour source première un poème anglo-normand.

3 0112 043229647